

était plus grande, large ; notre feu n'était pas moyen d'en suffire nous n'avions mis mettre tous ensemble les uns auprès des autres donc dans la Mercredi vers huit y portâmes nos jambon crû que nous y fûmes ensuite la neige, nous étendîmes terre, nous nous es lambeaux des garantir de la neige du froid. Nous sans feu, et sans chose que de la

lution de sortir pour tâcher d'apporter de la farine pour l'achat de la vie à chercher du secours la faim ; j'avais trois jours et les uns passés dans la re ou cinq hommes mains étaient nous étions bien été surpris de la d fut si vif le Vendredi, que nous n'aurions pu sortir de la tentes. Vous en vous dire : le Samedi, je Leger, Basile suivrez, nous ne d'heure à aller pendant Basile s'écroula et les mains moururent peu

de d'aller jusqu'à l'endroit inaccessible, nous perdîmes cet obstacle. de faire notre nous en eu envie de sa vie ce pendant toute la s par une si s par une ar nous croyons à

tout moment sur le point d'en être consumés.

Le Dimanche dix, Messieurs Furst, Leger et moi, nous profitâmes du temps qui était assez beau, pour aller chercher un peu de bois ; nous étions les seuls en état de marcher, mais peu s'en fallut que le froid que nous endurâmes, et la fatigue qu'il nous fallut essuyer en écartant la neige, ne nous réduisissent dans le même état que les autres ; heureusement nous nous fîmes bon contre l'un et l'autre, nous apportâmes du bois, nous fîmes du feu, et avec de la neige et fort peu de farine nous eûmes une colle fort claire qui nous défaltra tant-soit-peu.

Tout le bois que nous avions apporté fut consumé vers huit heures du soir, et cette nuit fut si froide que le Sr. Vaillant père fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penser à Mrs. Furst, Léger et moi qu'il était à propos de retourner dans notre cabanne, elle était plus petite et par conséquent plus chaude que celle des Matelots, il ne tombait plus de neige, et il n'y avait point d'apparence qu'il en tombât d'avantage. Quelque grande que fut notre faiblesse, nous entreprîmes de jeter dehors de notre première demeure les glaces et la neige dont elle était remplie, nous y portâmes des nouvelles branches de sapin pour nous servir de lit, nous allâmes chercher du bois, et fîmes grand feu au dedans et au dehors de la cabanne pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage qui nous avait beaucoup fatigués, nous fûmes chercher nos compagnons, je portai les Sieurs de Senneville et Vaillant fils qui avaient les pieds et les mains gelées ; Monsieur le Vasseur, Basile et Foucault moins incommodés que les autres tâchèrent de se traîner sans secours ; nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, et pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort.

Le dix-sept Basile perdit connoissance et mourut le dix-neuf.

Foucault qui était d'une constitution robuste et qui avait de la jeunesse souffrit une violente agonie ; les mouvemens qu'il se donnait pour se défendre contre la mort nous seules trembler, et je n'ai guères vu de spectacle plus horrible. Je tâchai de m'acquiescer de mon devoir dans ces tristes occasions, et j'espère de la bonté divine que mes soins n'auront pas été inutiles au salut de tous ces mourans,

Nos vivres commençaient à tirer à leur fin, nous n'avions plus de farine, il nous restait à peine dix livres de pois ; nous n'avions pas sept livres de chandelles, ni autant de lard, et le jambon qui nous restait ne pesait tout au plus que trois livres. Il était temps de penser à chercher d'autres moyens de vivre ; nous allâmes donc Leger et moi, car Mr. Furst notre second capitaine était hors d'état de sortir, chercher à mer bûche des coquillages ; le temps était assez beau, nous marchâmes près de deux heures dans l'eau jusqu'aux genoux, et nous trouvâmes enfin sur un bûche de sable des espèces d'huîtres dont la coquille est unie ; nous en apportâmes le plus qu'il nous fut possible, elles étaient bonnes et toutes les fois que le tonis et la Mer le permettaient nous allions faire provision ; mais elles nous coûtaient bien cher, car en arrivant à la cabanne nos pieds et nos mains étaient également enflés et presque gelés. Je ne me dissimulais pas le danger qu'il y avait à réitérer trop souvent cette sorte de pêche ; j'en sentais les conséquences, mais que faire ? il fallait vivre ou plutôt retarder le moment de notre mort.

Nos malades empiraient tous les jours ; la gangrène s'était mise dans leur jambes, et personne ne pouvait les panser ; je me chargeai de ce soin ; il était de mon devoir de donner l'exemple de cette charité qui est la base de notre Religion ; je fus pourtant combattu quelques momens entre le mérite de remplir mes obligations, et le danger qu'il y avait à m'en acquiescer ; Dieu me fit la grace de triompher de ma répugnance ; mon devoir l'emporta, et quoique le temps auquel je pansais les plaies de mes camarades fut pour moi le plus cruel de la journée ; jamais je ne ralentis les soins que je leur devais. Je vous détaillerai dans ma septième lettre de quelle nature étaient leurs plaies, et vous jugerez si la répugnance que j'avais eu d'abord à les panser était bien fondée, ou plutôt vous verrez si elle n'était pas excusable à la première réflexion. Je fus bien récompensé de mes peines ; la reconnaissance de nos malades n'est pas concevable ; " quoi, me disait l'un, vous vous exposez " à la mort pour nous conserver à la vie ; " laissez-nous à nos douleurs, vos soins " peuvent bien les adoucir, mais il ne les " dissipent jamais. Retirez-vous, me " disait l'autre, et ne privez pas ceux qui